

Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,
Laissons languir sa gloire, et d'un foible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Chères brebis, paisez; cueillez l'herbe et les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs.
Vivez de leurs présents : inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie.
Misérables humains, semence de tyrans,
En quoi différez-vous des monstres dévorants?
Tels étoient les pensers de la sainte héroïne.

Pour Malc, il méditoit sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli :
Le ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
Dieu tout bon, disoit Malc, si ton fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante;
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi :
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.

Le ciel combloit de dons cette humble modestie.
L'âme de nos bergers du péché garantie
Ne se contentoit pas de l'avoir évité.

Qu'avons-nous, disoient-ils, jusque-là mérité?
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles.
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance :
Nos délices feront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux?
Quand auras-tu, Seigneur tes enfans pour rivaux?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause; il rend tout pardonnable.
Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester :
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter?
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre, et son corps d'un cilice.

Tandis qu'ils se matoient par ces saintes rigueurs,
Leurs troupeaux prospéroient aussi bien que leurs cœurs.
L'Arabe en profitoit sans en savoir la cause.
Ce brigand, pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayant mille moyens,
Ils se pourroient enfin soustraire à l'esclavage;
Qu'il falloit joindre aux fers les nœuds du mariage :
Leur amour lui seroit un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un présent
Augmenteroient ses biens, l'auroient encor pour maître.
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'être
Afin que ce bienfait enchaîne un innocent?
Et ne se sauroit-il affranchir en naissant?

L'Arabe, ayant ainsi double profit en vue,
 Donne aux chastes bergers une alarme imprévue;
 Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.

Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur :
 Celle que tu me veux joindre par l'hyménée
 D'un légitime époux suivait la destinée.
 Tu la lui vins ravir; tu le pus par ta loi.
 Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.
 Redouble la rigueur d'un joug involontaire :
 Mais puisque notre Dieu nous défend l'adultère,
 Laisse-nous résister à ton vouloir impur.
 Notre innocence t'est un gage bien plus sûr.
 Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle
 N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle ?
 Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes champs,
 Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchants ?

L'Arabe à ce discours se sent transporté d'ire.
 Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire !
 Meurs ou cède; obéis, et garde désormais
 De m'alléguer ton Dieu, que je ne crus jamais.
 Aussitôt de son glaive il dépouille la lame,
 Et Malc épouvanté s'approche de la dame.
 Le soir on les enferme en un lieu sans clartés :
 Leur mariage n'eut que ces formalités.
 On n'y vit point d'Hymen ni de Junon paroître.
 Frivoles déités qui nous devez votre être,
 Vous n'accourûtes pas : comment l'auriez-vous pu ?
 Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.

Notre couple étant seul eut recours aux prières,
 Tous deux avoient besoin de graces singulières.
 Ils ne s'étoient point vus encor dans ces dangers :
 Non que portant leurs pas loin des autres bergers,
 L'enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée;
 Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée
 Ne s'écartoit jamais de la divine loi.
 Le berger cette nuit se défia de soi.
 Sa crainte, incontinent de désespoir suivie,
 Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie :
 Et le même couteau qui dans mille besoins
 L'aidoit à s'acquitter de ses champêtres soins,
 Ce couteau, dis-je, alloit du saint couper la trame :
 L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son ame,
 S'en alloit de sa main la livrer au démon ;
 Fureur qui n'étoit pas indigne de pardon.

La lueur de l'acier avertit la bergère.
 Que vois-je? cria-t-elle. O ciel! qu'allez-vous faire?
 Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
 D'un œil toujours présent, et toujours plein d'appas.
 Nous ne nous fuirons plus : notre ame est condamnée
 Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hyménée.
 Malgré nous désormais nous vivrons en commun :
 Deux parcs nous hébergeaient, nous n'en aurons plus qu'un.
 Hélas! qui l'auroit cru que cette inquiétude
 Nous cherchoit au fond d'une âpre solitude!
 J'apprehende à la fin que le ciel irrité
 N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
 Cette faute entre époux nous semblera légère.

Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère :
 Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.
 Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.
 Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance ?
 Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance ?
 Votre soupçon m'outrage ; et vous avez dû voir
 Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
 Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maître,
 Êtes-vous mon époux ? et le pouvez-vous être ?
 Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
 M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort ?
 Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée.
 Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
 Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
 Comme frère en secret, en public comme époux.
 Ainsi vécut toujours mon mari véritable ;
 Et si la qualité de vierge est souhaitable,
 Je la suis ¹ : j'en fis vœu toute petite encor.
 Malgré les lois d'hymen j'ai gardé ce trésor.
 Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
 Voudrois-je maintenant le perdre par un crime ?
 Non, Malc ; je ne crois pas que le ciel le souffrît.
 Il m'en empêcheroit, quelque appât qui s'offrît.
 Ne craignez plus, vivez ; l'Éternel vous l'ordonne.
 Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne ?
 Votre corps est à lui ; ses mains l'ont façonné :
 Le droit d'en disposer ne vous est point donné.

¹ Cette faute est peut-être une distraction de La Fontaine. Du moins n'a-t-il pas voulu la justifier comme madame de Sévigné qui la commettait sciemment, prétendant que si elle disait *je le suis*, elle croirait avoir de la barbe.

Quelle imprudence à vous de finir votre course
 Par le seul des péchés qui n'a point de ressource !
 Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor :
 Mais on ne peut plus rien s'étant donné la mort.
 Vivez donc ; et tâchons de tromper ces barbares.

Le saint ne put trouver de termes assez rares
 Pour rendre grace au ciel, et louer cette sœur
 Dont la sagesse étoit égale à la douceur.
 Cette nuit s'acheva comme les précédentes :
 Dieu leur fit employer en prières ardentes
 Des moments que l'on croit innocemment perdus
 Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.

Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoie.
 Là, montrant aux bergers une apparente joie,
 Les larmes, les soupirs et les austérités,
 Quand ils se trouvoient seuls faisoient leurs voluptés.
 En eux-mêmes souvent ils cherchoient des retraites.
 On ne s'aperçut point de ces peines secrètes.
 Chacun crut qu'ils s'aimoient d'un amour conjugal.
 Aucun plaisir au leur ne sembloit être égal.
 On se le proposoit tous les jours pour exemple ;
 Et lorsque deux époux étoient conduits au temple,
 Que le ciel, disoit-on, afin de vous combler,
 Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler !

Le saint couple à la fin se lasse du mensonge ;
 En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.
 Toute feinte est sujet de scrupule à des saints :

Et, quel que soit le but où tendent leurs desseins,
 Si la candeur n'y règne ainsi que l'innocence,
 Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offense.
 Male à ces sentiments donnoit un jour des pleurs :
 Les larmes qu'il versoit faisoient courber les fleurs.
 Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
 De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
 L'une pousoit un faix; l'autre prêtoit son dos :
 L'amour du bien public empêchoit le repos.
 Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
 Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
 En forme de convoi soigneusement porté
 Hors les toits fourmillants de l'avare cité.¹
 Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.
 Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre;
 Vos greniers sont témoins que chacune de vous
 Tâche à contribuer au commun bien de tous.
 Dans mon premier désert j'en pouvois autant faire;
 Et, sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,
 L'exemple, le conseil et le travail des mains,
 Me pouvoient rendre utile à des troupes de saints :
 Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage;
 Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.
 Le monde a bien besoin que Male respire encor !
 Vil esclave, tu mens pour éviter la mort !
 Que ne résistois-tu, quand on força ton ame
 A se voir exposée aux beautés d'une femme ?

¹ Cette description du travail des fourmis est traduite du récit de saint Malc dans saint Jérôme. Mathieu Marais, qui ignoroit cela, y a vu une preuve du génie observateur de La Fontaine. (W.)

Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
 Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
 Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie ?

Il déclare à la sainte aussitôt son envie,
 Va s'asseoir auprès d'elle, et lui parle en ces mots :
 Ma sœur, je me souviens que vos sages propos
 Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
 Naguère, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
 Je songeois à l'état où le sort nous réduit.
 Quelle est de nos travaux l'espérance et le fruit ?
 Rien que de prolonger le cours de nos misères,
 Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
 Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
 Nous y vivons pour vivre; est-ce assez ? dites-moi.
 Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
 Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maître
 Et qu'un père à la fois uniquement chéri
 Exige de devoirs d'un couple favori ?
 Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes :
 Il nous a dégagés de cent pièges funestes.
 Sa grace est notre guide ainsi que notre appui :
 Nous ne perséverons dans le bien que par lui.
 Allons nous acquitter de ce bienfait immense.
 Ici le jour finit, et puis il recommence,
 Sans que nous bénissions le saint nom qu'à demi,
 Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
 Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures ?
 Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures
 Qu'en des lieux séparés de tout profane abord

Je passois à louer l'arbitre de mon sort :
 Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
 Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde :
 Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
 Je ne me repens pas de les avoir suivis.
 Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes.
 Vous êtes exposée aux malices des hommes.
 Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
 Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittés ?
 Ah ! si vous jouissiez de leur douceur exquise !
 La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise :
 De notre liberté l'Arabe est possesseur.
 Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur ?
 Brisons ses fers, fuyons sans avoir de scrupule :
 Le mal est bien plus grand lorsque l'on dissimule.
 Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
 Il est toujours mensonge, et toujours odieux.
 Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures
 Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
 Ne tentons plus le ciel : ayons une humble peur.
 Je vous promets des jours tout remplis de douceur.

Il se tut. Aussitôt la prudente bergère
 Approuve les conseils que le saint lui suggère.
 Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau,
 Les tue, ôte les chairs, change en outre leur peau.
 Notre couple s'en sert à traverser des ondes
 Dont il falloit franchir les barrières profondes.
 Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
 Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.

Ils avoient achevé quatre stades à peine,
 Quand, trahis par leurs pas imprimés sur l'arène,
 Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
 Tournent tête, et, voyant que leur maître les suit,
 Se pressent, mais en vain ; tout ce qu'ils purent faire
 Fut de gagner un antre affreux et solitaire,
 Triste séjour de l'ombre. En ses détours obscurs
 Régnoit une lionne, hôtesse de ses murs.
 Elle y conçut un faon, unique et tendre gage
 Des brûlantes ardeurs du roi de cette plage.
 Mère nouvellement, on l'eût vue allaiter
 Celui qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
 Mais comment l'eût-on vue ? A peine la lumière
 Osoit franchir du seuil la démarche première.
 Par cent cruels repas cet antre diffamé
 Se trouvoit en tout temps de carnage semé.
 Le saint couple frémit, et s'arrête à l'entrée ;
 Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée ;
 Ils cherchent quelque coin en tâtant et craintifs.
 L'Arabe croit déjà tenir ses fugitifs.
 Il n'avoit avec lui pour escorte et pour guide
 Qu'un esclave fidèle, adroit et peu timide.
 Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
 Le cimenterre au poing l'esclave entre avec bruit.
 La lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire
 Accourt, se lance à lui, l'abat et le déchire.
 De son séjour si long le maître est étonné ;
 Et, d'un courroux aveugle aussitôt entraîné :
 Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde ?
 Quoi ! je n'ai pas encor cette troupe fuyarde !

Enfants de l'infortune, esprits nés pour les fers,
 Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers.
 Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite.
 Sa colère a bientôt le sort qu'elle mérite.
 A peine il est entré que les cruelles dents
 Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.
 Les saints, loin d'en avoir une secrète joie,
 Du parti le plus fort craignent d'être la proie,
 Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirants
 Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans :
 Mais des suppôts de Bel l'ame aux feux consacrée,
 Victime nécessaire à l'enfer est livrée.
 Le maître et son esclave, attendant le trépas,
 Gisent ensanglantés, la mort leur tend les bras.
 La cruelle moitié du monstre de Libye
 Traîne en ses magasins leurs deux corps où la vie
 Cherche encore un refuge, et quitte en gémissant
 Les hôtes que du ciel elle obtint en naissant.
 Le lionceau se baigne en leur sang avec joie.
 Il ne sait pas rugir, et s'instruit à la proie.
 Digne de ces leçons, il commence à goûter
 Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
 Après qu'il a joui du crime de sa mère,
 Et qu'ils ont assouvi leur faim et leur colère,
 La lionne repense à ces actes sanglants,
 Emporte en d'autres lieux son faon avec les dents,
 Quitte l'obscur séjour; et, se sentant coupable,
 Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,
 Elle fuit, et confie aux plus âpres rochers
 Du cruel nourrisson les jours qui lui sont chers.

Malc cherche aussi bien qu'elle un plus certain asile.
 L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
 L'odeur des animaux, la piste de leur pas,
 La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,
 Tout lui fait redouter qu'une troupe infidèle
 N'évente les secrets que cet antre recèle,
 Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
 De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
 La faim même, qui rend les saints ses tributaires,
 Fait sortir nos héros de ces lieux solitaires.
 Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
 Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
 Là le couple pieux aussitôt se sépare.
 De leur mensonge saint l'offense se répare.
 Cet hymen se dissout. La dame entre en un lieu
 Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.

Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence;
 Et, s'il n'alloit parfois régler la violence
 Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
 Sa retraite pourrait s'appeler sa prison.
 Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :
 C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
 Plus ange que mortel, il se prive des biens
 Qui sont de notre corps agréables soutiens.
 Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
 Des deux flambeaux du ciel la course entre-suivie
 A long-temps ramené la peine et le repos,
 Le repos aux humains, la peine au saint héros,
 Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.

De son zèle fervent l'inépuisable source
Fomente la chaleur qui retarde sa mort.
Près d'un siècle d'hivers n'a pu l'éteindre encor.

Jérôme en est témoin, ce grand saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume¹.
Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui² ;
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne,
Lise chez d'Andilly cette aventure insigne³.
Jérôme l'écrivait lorsque le peuple Franc
Du bonheur des Romains arrêtoit le torrent⁴.

Je la chante en un temps où sur tous les monarques
Louis de sa valeur donne d'illustres marques⁵,
Cependant qu'à l'envi sa rare piété
Fait au sein de l'erreur régner la vérité.
Prince, qui par son choix remis le culte aux temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,

¹ Saint Jérôme a traduit la Bible de l'hébreu en latin. C'est cette version qui a été consacrée par le concile de Trente sous le nom de *Vulgate*. Il a en outre composé des commentaires sur le Nouveau Testament. (W.)

² Saint Jérôme dit avoir entendu le récit de cette aventure de la bouche même de Malc, dans un petit bourg de Syrie nommé Maronie, à trente milles d'Antioche. Voyez D. *HIERONYMI Epistolæ selectæ*, lib. III, epist. III, de *VITA MALCHI, captivi monachi*. (W.)

³ Arnauld d'Andilly a donné une traduction de la lettre de saint Jérôme dans les *Vies des saints pères des déserts et de quelques saints*. Voyez les *OEuvres diverses de M. Arnauld d'Andilly*, in-fol., 1675, t. II, p. 188 à 195. (W.)

⁴ Saint Jérôme a déploré en prose éloquente les funestes effets des invasions des Francs et des autres nations barbares qui de son temps dévastèrent l'empire romain. Voyez dans ses œuvres, *edit. Parisiis in-folio*, t. IV, p. 748, *Epistol. ad Ageruchiam*. Cette épître est de l'an 409. (W.)

⁵ Ce poème parut en 1673, et l'année précédente Louis XIV avait fait la conquête de la Hollande. (W.)

Et que le haut savoir, le sang et la vertu,
Ont dès tes jeunes ans de pourpre revêtu¹,
Je t'offre ce récit, foible fruit de mes veilles :
Mais, s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homère osera placer devant ses vers
Ton nom, digne de vivre autant que l'univers ?

¹ Lorsque le duc d'Albret eut été nommé cardinal, il étoit si jeune que dans le monde on l'appeloit par dérision *l'enfant rouge*. (W.)

FIN DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.